

Nous Abordons au Lasso

— par —

HARRY BERNARD,

de la Société Royale
du Canada

Où je promettais une mer d'eau douce, mes compagnons contemplent un bras d'eau allongé, large au plus d'un arpent et demi, guère plus imposant que la rivière Vermillon ou une autre. Le désappointement se lit dans leurs yeux.

—Ne jugez pas du lac sur une première impression.

—Une pointe?

—Le bout du bout. Plus loin, ça change...

La lame bleue vient mourir à nos pieds. Des cailloux blancs et du sable. Les inévitables branches mortes et les racines lavées, mais rien d'autre. Aucun déchet, aucune de ces ferrailles rouillées qui marquent le passage de l'homme. Il ne vient ici personne, sinon, de temps à autre, des curieux comme nous qui ne s'attardent pas.

—Loin, le vrai lac?

—Quatre ou cinq milles, d'après la carte.

Les bordages paraissent moins tristes, moins lugubres qu'il y a cinq ou six ans. Nombre des arbres squelettiques, tués par la crue qui suivit la construction du barrage au nord, se déracinèrent et s'affaissèrent, cessant de dresser vers le ciel leur laide nudité. Il en reste quelques-uns, qui tendent à masquer les confères en fond de scène. Viendra un jour où disparaîtront en se cicatrisant les dernières blessures de la forêt.

Les bouleaux sont plus sains que dans le territoire que nous venons de quitter. Ils gardent leur tête, qui agit dans le vent des feuilles vert pâle. La maladie qui décime l'essence et dont on cherche en vain la cause, ou l'origine, n'a pas remonté aussi loin vers le nord. Le paysage s'en embellit d'autant, les feuillus alternant avec les résineux, en des gammes dégradées de couleurs.

Nouveau départ.

—On va au moins s'asseoir!

Le canot va nous porter, que porte Lusignan depuis depuis le matin. Changement appréciable, après les marches forcées de la journée. Les bras travaillent, mais reins et jambes se reposent. Si l'un des voyageurs a soif, il n'a qu'à tendre la main, s'emparer de la tasse creusée dans une loupe et puiser au lac. L'eau ne manque pas. Dans les portages et sur les mares stagnantes, à travers la savane, chacun tirait

la langue et s'exerçait au renoncement. Depuis le café du matin, nous n'avons bu qu'au ruisseau endigué par les castors. Au sommet de la montagne, sécheresse totale. Pas plus d'eau que de vin ou d'ambroisie.

Hardy lâche la question qui lui brûle les lèvres :

—C'est ici que nagent les fameux poissons?

—Quelques-uns. Plus ou moins, mon père...

—Essayons une cuillère?

Elle prend à peine de la profondeur que je ramène un brochet de huit pouces, mince et maigre, qui provoque rires et sarcasmes.

—Comme fouet, c'est réussi!

Je le jette par-dessus bord avant que Lusignan réponde à l'invitation, venue de la pince avant, de le photographier.

Mais on verra qui rira le dernier. Car le plus chétif goujon, sorti d'un oeuf gélatineux, a quelque part des parents qui parfois cèdent à la tentation de se remplir l'estomac. Le soleil ne se couchera point avant que j'amène un cousin, un oncle ou un aïeul.

Il arrive que cela ne tarde guère. Nous n'avons pas nagé un quart de mille que la corde, assez solide pour tenir un veau, s'immobilise comme si elle s'accrochait à un billot de douze pieds. Une pièce cette fois, et qui n'a rien d'un bout de bois. La bête tire au renard, lutte, se débat, plonge, refuse de monter vers la lumière. Elle y consent à la fin, mais se sauve en vitesse, en droite ligne vers le rivage, en apercevant le canot. Elle ne pourrait choisir plus mal sa direction. De notre point de vue, non du sien. Car, si elle réussit à se couler parmi les arrachis, elle y emmèlera la corde, arrivera peut-être à la casser. Elle le sait d'instinct, mais nous le savons aussi et c'est à qui, de l'homme et du poisson, tiendra le mieux et l'emportera.

Pour n'être pas fluet, le brochet ne saurait entraîner les sept cents livres du canot. La bataille devient vite inégale, d'autant plus qu'on lui abandonne la ligne dès qu'il manifeste trop de combativité. On lui donne, en somme, de la corde pour se pendre. Il s'épuise au jeu de fuir sans contrainte et de

revenir aussi vite à son point de départ, contre son gré et quand il n'en peut plus de fatigue. A la fin, il remonte à la surface et commence de tourner sur lui-même, montrant un ventre blanc et des nageoires raides.

Comme l'embarcation est trop encombrée pour que j'y tire la bête avec aise, je mets pied à terre et l'invite à suivre. Elle pèse un peu plus de douze livres, non pas à l'oeil, mais d'après la romaine qui nous suit, plaisanteries.

Mais c'est là s'amuser et j'enroule. L'heure avance, alors que nous n'avons pas. Il faudra paletter pour de bon, si nous voulons atteindre le barrage avant l'obscurité. Ce qui ne se réalisera point. Quand nous frapperons à la porte des gardiens, il fera noir comme dans un four.

Lusignan fait mine de se cracher dans les mains, plante son aviron d'un geste appuyé, qui entre dans l'eau comme une pelle dans la terre meuble. Le canot bondit, laissant à l'arrière un sillage en V majuscule, dont les branches fuient en s'élargissant. Le chenal suivi change peu, dans sa largeur, l'aspect général, mais les bords sont partout escarpés, d'une raideur à décourager.

—Rien de fameux pour camper?

—Rien avant le lac vrai. D'ailleurs, camper voudrait dire se lever demain avec le soleil, avant que le vent gonfle des vagues de trois pieds.

Sauf à certains jours assez rares, sur le lac Clair et le Mondonac, le Sincennes, le Châteauvert et d'autres de mêmes dimensions, on ne voyage que matin et soir, avant que le vent s'élève ou quand il tombe.

—La pêche?

—Dans les anses et les rétrécis, derrière les îles, aux endroits protégés.

Il arrive cinq heures quand se présente la première baie importante du Mondonac. Un souffle vient du nord, qui déjà s'épuise. Si la vague frappe de front, elle n'a pas six pouces. Nous piquons dessous sans nous en soucier, prévoyant qu'elle va disparaître, et décidons d'affronter en son milieu l'immense nappe d'eau vert sombre, presque noire à certains endroits. Dans son plus large, elle peut avoir quatre milles



Harry Bernard
et ses amis
viennent
d'aborder...
au lasso.



Brochet de deux livres capturé dans le lac Mondonac.

ou cinq, environ sept en longueur. Avant sa transformation en rivière, sur une autre distance d'une lieue, comme dans la pointe sud.

A mesure que nous avançons, le lac s'élargit. Bientôt nous ne voyons aucun bordage, devant, derrière ou de côté. L'eau partout, et nous nous demandons sur quels abîmes nous flottons. Deux cents pieds peut-être, de quoi se baigner sans crainte de s'écorcher les ortels au fond. A mesure que tombe la brunante, la lame rapetisse. Le canot glisse sans secousses, sans heurts, sur la surface de plus en plus unie. Entre le ciel et l'eau, on n'entend que le bruit des avirons et le ruisseaulement qui suit chaque plongée. Deux énormes huards, d'abord pris pour des canards, volent si haut qu'on les distingue à peine.

Quand enfin nous arrivons au terme, dans un noir d'encre, il est neuf heures. La rumeur du barrage nous situe, dont deux pelles se trouvent ouvertes. Il s'agit d'abord de ne pas s'y engouffrer. Nous obliquons vers la droite, mais je cherche en vain la lumière d'une cabane. Deux hommes sont censés vivre ici, en charge du barrage et des rapports d'étiage, du téléphone, des chemins de portage à entretenir, de la station météorologique que maintient la Commission des Eaux courantes.

Ils y sont à vrai dire, mais couchés. Ils ont à leur porte trois chiens de traîne, qui n'aboient même pas à notre arrivée. Leur maître les a ainsi dressés, qui n'endure pas de tapage inutile.

Les hommes se lèvent. Ils nous accueillent sans phrases, avec l'hospitalité simple et complète de la forêt. L'un s'appelle Germain, l'autre Buteau, qui vient d'en bas de Québec et demande :

—Vous avez soupé?

—Vers deux heures cet après-midi.

—Vous mangeriez? Des oeufs, par exemple, avec des patates réchauffées et du thé?

—Si nous mangerions des oeufs!

Il en met douze à cuire, pas un de moins, qui disparaissent comme par enchantement. Curieux de savoir ce qui se passe, les chiens silents près de leurs niches et Germain va les détacher. Ils

le suivent, sentent l'un après l'autre les nouveaux venus, mordillent les doigts, veulent jouer. Comme les travailleurs d'ici, ils ont peu de distractions dans le cours de leur vie de chiens. Après un moment, le patron ordonne :

—Prince, en dessous du lit!... Noiraud, sous la table!... Café, derrière le poêle...

Ils obéissent, chacun se dirigeant vers l'endroit dit.

—Ils écoutent!

—C'est mieux pour eux... Parlez-moi pas de chiens fous qui comprennent pas ce qu'on dit. Avec moi, faut que ça se range et que ça moisisse pas. J'aime pas parler pour rien.

Nous racontons le voyage jusque là, disons d'où nous venons, ce que nous cherchons, pourquoi nous sommes au Mondonac et que nous gagnons le Sincennes le lendemain.

—Au Sincennes, près du barrage en haut, il y a un bon camp, resté des chantiers de construction, où vous pouvez vous loger.

—Savais pas. Il y a trois ans, on a campé sur l'île, au bout de la baie qui vient de ce côté.

—La bâtisse est propre, avec un poêle. Installez-vous comme chez vous.

Les gardiens ont chacun leur cabane, mais ils veillent ensemble et couchent l'un près de l'autre.

—C'est moins ennuyant, et c'est mieux d'être deux, s'il arrivait quelque chose. On sait jamais. Si le feu prenait, ou si un ours essayait de faire du ravaud!

—Il n'y avait plus d'ours dans le voisinage, il y a quelques années?

—Ils commencent à revenir, et les originaux aussi. Sur le Sincennes, vous verrez des originaux par ci par là. A l'automne, les Sports descendent de Sanmaur pour chasser.

—Les Indiens?

—On les voit pas. Ils s'en vont plus par en haut, du côté de la Windigo, ou en gagnant la Loutre. Ici, on n'a pas

rencontré un barbouillé depuis des années.

Les hommes travaillent ensemble, mais ils vivent chacun de son côté. Sauf pendant la nuit, alors qu'ils mettent en commun leurs ressources, dont une panoplie de fusils et carabines.

Je retrouve là un trait déjà observé. Ils tiennent à leurs goûts, leurs habitudes, leur personnalité, leur liberté. Si l'un veut manger gras et l'autre maigre, cela le regarde. Si l'un préfère lire ou dormir en son temps libre, et l'autre écouter la radio; si l'un est propre dans son intérieur et l'autre moins, ce ne sont pas là sujets de discussions et querelles. En dehors des tâches à accomplir, chacun s'occupe dans son domaine comme il l'entend, sans subir les caprices ou les tracasseries de l'autre. Les hommes du nord sont sages. Ils savent vivre en société, sans se plier à de stériles inconvénients.

Bertrand Buteau nous conduit à l'abri, qu'il nous abandonne. Il ne possède qu'un lit étroit, de sorte que deux des voyageurs coucheront sur le plancher. Une fois de plus ou de moins!

Environ deux cents pieds séparent les camps des gardiens. Les chiens nous suivent, mais ils s'arrêtent à mi-chemin, à un point donné.

Buteau explique qu'ils ne le dépassent jamais.

Nous avons beau les appeler, ils agitent la queue, montrent les dents comme s'ils souriaient, mais ils n'avancent pas d'un poil...

—Leur maître l'a défendu...

—Pourquoi?

—Il dit qu'ils doivent rester chez eux, qu'ils n'ont aucune raison de venir m'ennuyer chez moi. Dans les premiers temps, ils venaient manger et jouer, mais il leur a fourré une telle volée, une fois ou deux, qu'ils ont compris. Aujourd'hui, pas moyen de les attirer. Essayez tant que vous voudrez, ils ne bougeront pas.

Nous ne partons que le lendemain après-midi, à cause de nuages prometteurs de pluie, et parce que nous voulons voir de près le barrage, essayer aussi de prendre en bas quelques dorés, qui abondent dans la rivière Mondonac.

Le barrage a trois pelles, dont deux ouvertes. Mais l'eau est si basse, malgré celle qui se précipite du lac, que les bassins en aval n'offrent qu'une onde tranquille et morte, où le poisson franc ne séjourne pas. Nous y allons de quelques lancers en pure perte. Trois ans plus tôt, on amenait là les dorés l'un après l'autre. Les étés se suivent et ne se ressemblent pas.

C'est un jeu de gagner le Sincennes ou Kawachikamik, de son nom ancien et cris, qui veut dire aux eaux claires. Un sentier d'une quinzaine d'arpents conduit au lac du Portage, trou d'eau bordé d'épinettes et de bouleaux, qu'une passe encombrée d'arbres morts relie au Sincennes. Des oiseaux s'accrochent aux branches dénudées et des végétations séchées y pendent, un peu comme cette mousse dite espagnole, qui caractérise les paysages louisianais. Au milieu de la passe, le canot distrait une mère d'original, laide et sans grâce, qui nous regarde d'un oeil indifférent. Dans

(Suite à la page 16)

début de ce siècle. Alors, on regardait le renard comme une espèce de vermine, l'implacable pillard des poulaillers et on le tuait sans vergogne. Pour s'approprier sa fourrure, cotée au plus \$50.00, quand c'était celle d'un renard argenté, on employait la strychnine ou le piège. Les Anglais auraient condamné avec indignation ces procédés. Car, en Angleterre, le renard est un être presque sacré, et le veneur, convaincu d'avoir attenté aux jours d'un renard par le poison, le piège, même le fusil, se serait fait fermer au nez les portes de son club. Car le renard servait de sujet pour l'ouverture de la chasse, jour fort solennel où à la fin du siècle dernier, 20,000 chasseurs se mettaient en campagne, avec environ cent-cinquante meutes de "fox hounds" employés pour la chasse en Angleterre.

Au Canada, nous avons aussi eu nos clubs de chasse à courre où, après qu'on eut établi ces clubs, on traitait le renard comme un grand seigneur et à qui on permettait de lutter de ruse avec le chasseur. En 1877, M. Ch. Temple et quelques autres sportsmen fondèrent, à Sillery, le "Stadacona Fox Hunt", club qui a existé pendant plusieurs années. Dans la suite, nous eûmes à Québec encore, le "Club de Chasse à Courre" de Sainte-Foy, dont le secrétaire, M. Joseph Savard, vit encore. Le "Montreal Hunt Club" fondé aux Trois-Rivières, en 1826, par l'hon. Mathew Bell, fut transporté à Montréal en 1829. Ce club a compté un nombreux personnel de membres et une meute d'au delà de

soixante "fox hounds" dont le chenil était un légitime sujet d'orgueil pour les sportsmen. Ce ne fut donc que momentanément que l'on a traité le renard comme une "vermine", un ennemi à empoisonner ou à massacrer.

Et le renard fut encore plus remarquablement réhabilité le jour où, priant davantage sa fourrure, on se mit à établir des fermes pour en faire artificiellement l'élevage. On sait que c'est dans Charlevoix que prit naissance cette industrie du pays de Québec. Le vieux trappeur Thomas Fortin nous a raconté qu'il fut le premier à se livrer à l'élevage du renard en cage. Il avait depuis longtemps étudié les habitudes des renards en liberté. Quoique le renard en captivité soit une autre affaire, il finit par connaître aussi bien les comportements de l'animal en enclos que ceux de la bête en liberté dans la forêt. Il apprit, mais à ses dépens, cette industrie en 1913. Il établit une ferme avec un couple de renards d'une valeur de \$1,000.00. Il ne réussit pas. Il s'associa avec un autre et tous deux achetèrent à l'île du Prince-Edouard un couple de renards qu'ils payèrent \$2,500. puis, plus tard, deux autres renards croisés payés \$1,500. Un jour, ils achetèrent des renards pris en contrebande qui avaient la gale. "Ils ont empesté tout notre ranch". Ils durent tuer toutes leurs bêtes et désinfecter l'enclos. Bref, les deux associés passèrent par quatre faillites. Ce vieux chasseur nous a rappelé le fait d'une portée de renards de Charlevoix qui avait rapporté \$50,000. ni plus ni moins.

Mais la première ferme d'élevage ar-

tiel de renards, par ordre chronologique, fut établie à la fin du siècle dernier, vers 1896, sur la Côte Nord, à "Piantra Baie" aujourd'hui Rivière Johan Beetz, du nom du propriétaire de cette première ferme d'élevage aménagée d'après les conseils donnés à M. Beetz par son grand ami, le comte de Puyjalon.

NOUS ABORDONS AU...

(Suite de la page 5)

L'eau jusqu'au ventre, elle tourne les oreilles de notre côté, mais ne bouge pas.

Le Sincennes se repose quand nous y entrons. C'est tant mieux, parce que le lac n'a rien d'une mare à canards. Moins imposant que le Mondonac, il s'étend sur quatre milles de long, trois et même six de large, si on le traverse de biais, du fond d'une baie à l'autre. Semé de roches à fleur d'eau, il offre aussi deux grandes îles, l'une vers le milieu et l'autre à son extrémité nord-ouest. Nous piquons sur cette dernière, qui cache le barrage et la cabane de bois rond à notre disposition.

Des mouettes planent dans l'air bleu, des grises et des blanches, qui ne paraissent pas goûter notre intrusion. Elles nous accueillent de cris rauques. Que voulons-nous, semblent-elles demander, et pourquoi violons-nous le sanctuaire où elles vivent avec tant de satisfaction, sans autres voisins que les ducs de Virginie, silencieux et sages, qui chassent la nuit et se déplacent d'un vol feutré, sans bruit?

L'attrape deux dorés, que l'on mangera au souper. Ils ne sont pas très dorés, mais sombres, noirâtres et ornés chacun, comme il se doit, d'une queue à moitié blanche.

Le toit promis se montre, tache grise parmi les sapinages. Il disparaît et reparaît, selon les tangentes auxquelles le rivage oblige le canot. Les mouettes ne cessent de suivre, comme désireuses de nous expulser des lieux.

Il y a deux façons d'arriver au camp. Non prévenus, nous choisissons la mauvaise. En amont du barrage à gauche, nous entrons dans une forêt de souches où nous échouons une dizaine de fois. La dernière, l'embarcation s'immobilise, incapable d'avancer ou reculer. Fond mou et couvert d'herbes. Nous ne sommes qu'à quelques pieds du bord, mais c'est à qui ne débarquera pas pour s'enliser.

Dans la pince avant, Hardy caresse une idée.

—Donnez-moi la corde, la grosse...

Il attache un noeud coulant et lance vers la rive, dans la direction d'une souche qui paraît solide, penchée sur l'eau absente. A la troisième tentative, la corde s'enroule autour de l'objectif et il tira à force de bras le canot de son mauvais pas. Nous abordons au lasso, ni plus ni moins.

Nous finissons par arriver à la cabane. Pour découvrir un excellent sentier, plus loin vers la droite, qui la relie au lac.

HARRY BERNARD.

Après la pêche
SAVOUREZ...

DOW...KINGSBEER... Deux bières de bon goût pour les Canadiens, à l'année longue!

DOW BREWERY LIMITED Montréal • Québec • Kitchener